

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 52

Artikel: Le début de Frédéric
Autor: Faure, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253301>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

filles au vêtement d'azur, au chapeau de fleurs. Lentement il va droit vers elle, et mettant un genou en terre, lui tend le rameau triomphal.

Troublée de tant d'honneur, elle baisse un front rougissant, et sa main demeure immobile. Mais son père et sa mère l'encouragent. Cédant à leurs vœux, elle se lève et fait un pas vers le jeune homme prosterné. Elle sait le cérémonial, et son cœur connaît les droits du vainqueur, et son cœur bat dans sa chaste poitrine avec une violence qui l'étonne.

Comme autrefois Marguerite d'Ecosse combla d'orgueil Alain Chartier, Alix de Bernatelli, la descendante des preux, doit combler Marius Roucal, l'enfant du peuple, le divin poète, l'enchanteur des foules assemblées. Elle se penche vers lui. Sa bouche de patricienne effleure le visage bruni du paysan. A ce contact un nuage de pourpre s'étend sur la joue virginale, et la face de Marius devient pâle comme celle d'un homme qui va mourir.

La foule éclate en bravos. Alix se relève et disparaît

au fond de sa loge. Marius toujours à genoux, suit des yeux la vision qui s'en va...

Les fanfares se mêlent aux cris. On se pousse, on se rue. Les jeunes gens entourent Marius, les jeunes filles s'emparent d'Alix. Un flot mouvant les entraîne chacun par une porte... et c'est fini. Jamais plus ils ne se reverront.

Ce soir, au banquet, au lieu de couronner la reine, tous boiront à l'absente, à la douce fille dont la pudeur se refuse aux honneurs publics, et lui, pensif, il regarda sans rien dire le grand fauteuil inoccupé... Puis le lendemain il retournera vers Toulon, vers les navires troués, vers le bois de pins, vers Prospérine, la fille au calfat, et la jeune Alix reprendra sous l'œil de ses parents sa paisible vie de châtelaine.

Jamais ils ne se reverront. Mais quand il sera courbé comme un vieil orme et qu'elle aura de la neige sur la tête, au nom l'un de l'autre on les verra pâlir et rougir, comme si leur baiser datait d'hier.

Camille BRUNO.

Le Début de Frédéric

I

A la Comédie-Française... neuf heures: le rideau allait se lever sur le « Gendre de M. Poirier ». Dans la salle, le ban et l'arrière-ban des critiques dramatiques, ces tigres en gilets blancs, convoqués ce soir-là pour le début, dans le rôle du marquis de Presles, Nanteuil, élève de Delaunay, premier prix de comédie au dernier concours du Conservatoire.

Il n'avait guère envie de rire, ce pauvre Nanteuil, un beau et grand garçon de vingt-cinq ans, à l'œil clair et à la moustache blonde, attendant anxieux, dans les coulisses, le moment d'affronter la plus redoutable des épreuves... C'est en vain qu'il cherchait à rester maître de lui-même, à dominer ce formidable « trac », qu'il sentait sourdre sous sa mamelle gauche. Et puis, il aurait été bien heureux de voir dans la salle ses parents, d'honnêtes merciers de la rue Lepic, lesquels avaient peiné toute leur vie pour arriver à lire un jour, sur l'affiche chamois de la maison de Molière, le nom du « petit » en lettres grosses comme ça!

Hélas! la maman Nanteuil était au lit depuis six semaines, malade d'épuisement, et le père Nanteuil, sur les supplications de son garçon, était resté auprès d'elle. Il avait été convenu que des télégrammes réciproques informant la maman de la marche de la représentation, et le fils de la santé de la mère, seraient échangés dans la soirée. Il aurait été si content, l'élève de Delaunay, de savoir la digne femme mieux portante, et, au retour, de pouvoir lui payer d'un gros baiser tous les sacrifices vaillamment acceptés, en lui apportant l'hommage de sa gloire naissante.

Les trois coups traditionnels étaient frappés, et le rideau se levait avec la majestueuse lenteur habituelle à la Comédie. La première scène de l'œuvre, très courte comme on le sait, était entamée; le débutant, appuyé contre un portant, attendait son tour, quand l'avertisseur jeta ces mots: « En scène, monsieur Nanteuil! » et Gaston de Presles fit son entrée.

Un murmure de bon aloi courut dans la salle: il était très bien, ce garçon à physionomie sympathique, correctement sanglé dans la redingote du bon

faiseur. Il sentait son gentilhomme d'une lieue, ayant à revendre de l'élégance et de la tournure. Un léger tremblement dans la voix trahissait, seul, son émotion. Il joua honorablement sa scène avec Montmeyran, et se retira, cédant la place à Poirier et à Verdelet, ces deux types immortels, si finement dessinés par le crayon du grand Augier.

Nanteuil rentrait dans la coulisse quand on lui remit une dépêche: « Mère levée... va très bien... a mangé deux œufs »; le brave garçon poussa un soupir de satisfaction, son « trac » disparut, laissant le champ libre à son aisance de comédien de race, et c'est avec un brio irrésistible qu'il se gaussa du bonhomme Poirier, amateur de tableaux. Impossible de détailler avec plus de finesse les spirituelles boutades du gentilhomme en belle humeur; les critiques, eux-mêmes, échangeaient des observations tout à l'avantage du marquis de Presles, quand le rideau baissa.

Deuxième dépêche: « Mère continue à aller mieux... t'embrassera tout à l'heure », à quoi Nanteuil répondit: « Tout ira bien ». Le fait que tout alla bien, et que le débutant, le cœur tranquillisé, put donner largement toute sa mesure. Le reste de la représentation ne fut pour lui qu'une série d'ovations bien méritées; la Comédie venait de faire dans ce jeune homme une recrue peu ordinaire. Ce public des premières, pourtant si difficile, était maintenant empoigné par la verve de ce beau garçon, et, quand de Presles, furieux des ambitions nobiliaires du bonhomme Poirier, lança à son ami Montmeyran la fameuse apostrophe:

— « Arrive donc! Hector, arrive donc! sais-tu pour quoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de la Rochelle? Pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à la Hogue? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron! » Les applaudissements partirent tout seuls, du cintre aux fauteuils d'orchestre.

La partie était gagnée, et Nanteuil marchant comme

Ruy-Blas « dans son rêve étoilé ! » se voyait sacré grand artiste par ce Paris, foyer du beau et de l'intelligence ? Sa trouée était faite : le « petiot », l'enfant des merciers de la rue Lepic, allait donc rendre illustre ce nom de Nanteuil, le placer à la suite des Got, des Coquelin, des Mounet-Sully, ces asâres du firmament dramatique. Quel rêve ! et avec quelle effusion Nanteuil se précipita dans les bras de Delaunay, qui, pleurant d'attendrissement, attendait à la fin du cinquième acte son glorieux marquis de Presles.

Nanteuil signa, les yeux fermés, l'engagement que lui proposait l'administrateur de la Comédie, et, pourvu d'un double du précieux document, se dérobant aux poignées de mains et aux félicitations, il sauta dans un fiacre, jetant au cocher ces mots : « 43, rue Lepic... Cent sous de pourboire si vous allez vite... »

II

Comme elle allait être heureuse, la bonne maman, en apprenant le triomphe de son enfant ! Enfin ! il allait donc pouvoir à son tour payer sa dette de reconnaissance à ces pauvres vieux qui s'étaient saignés aux quatre veines pour faire de lui un artiste ! Et Frédéric revoyait en son cerveau la boutique de la rue Lepic : le père Nanteuil, courbé sur son livre de débit, additionnant de longues colonnes de chiffres, tout heureux quand l'inventaire accusait un bénéfice raisonnable, sombre quand on arrivait seulement à joindre les deux bouts. Ah ! les braves gens ! avaient-ils peiné des heures derrière ce comptoir, à vendre du fil d'Alsace et des boutons de coroso. Et puis, l'on ne sortait pas souvent, le « petiot » coûtait cher, un artiste ! Il fallait du linge blanc, des chaussures fines, des gants, de l'argent de poche.

Il se rendait compte, maintenant, l'élève de Delaunay, de l'abnégation silencieuse de ces deux existences sacrifiées sans murmure pour que son avenir, à lui, pût être souriant semé de fleurs et auréolé de gloire.

Car, il la tenait, la gloire ! Il était maintenant un de ces porte-voix par lesquels le génie des poètes parle aux foules tumultueuses. Ces auteurs aimés du public, ces cerveaux puissants et créateurs d'où s'envole la radieuse fantaisie, c'est pour lui qu'ils allaient travailler, lui taillant des rôles sur mesure. Il serait des luttes des premières, soutenant le chef-d'œuvre méconnu contre l'injustice et la haine des cabales envieuses ; il pourrait, se ruant dans la mêlée, lancer avec sa voix claironnante le trait débordant d'ironie, ou le vers prodigieux et sonore tombant comme un

marteau d'airain sur les crânes chauves de l'orchestre. Puis, la bataille gagnée, l'œuvre placée par l'interprète au-dessus des querelles de coteries et d'écoles, il reprendrait haleine, emmènerait les vieux parents dans quelque coin fleuri, vers Chatou, Asnières ou Bougival ou, au fond de quelque crique bretonne, au pied des falaises où vient éternellement mourir le morne « lamento » de la mer.

« Nous y sommes, bourgeois ! » dit le cocher en arrêtant son véhicule. Nanteuil sauta hors du fiacre, sonna fébrilement et s'engouffra dans l'allée obscure conduisant au petit logement que les merciers occupaient au troisième. Au moment où il mettait la main sur le bouton de la porte, il crut percevoir un sourd gémissement, et, saisi d'un atroce pressentiment, il entra.

III

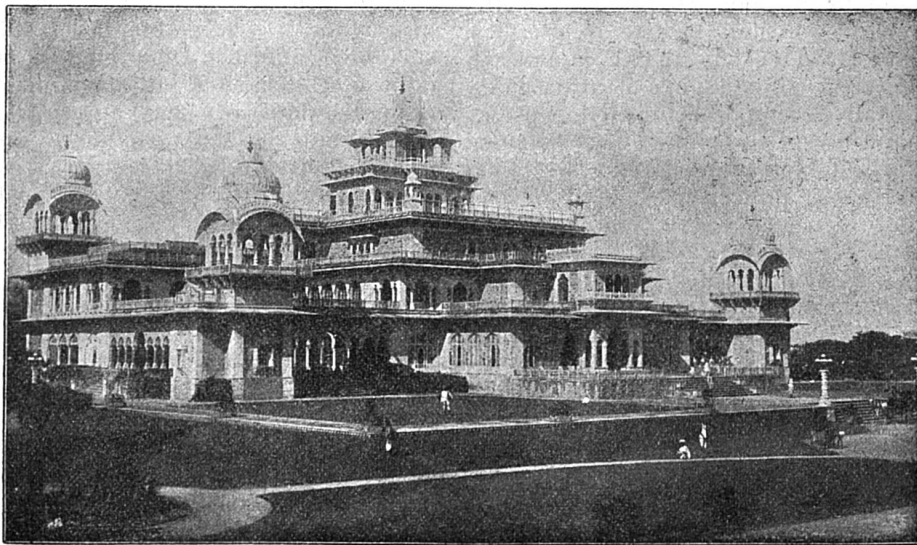
Miséricorde ! personne dans la salle à manger, mais dans la chambre à coucher, madame Nanteuil, étendue sur son vieux lit d'acajou, souriant dans la mort à quelque vision consolante pendant que, la tête perdue dans les couvertures, le vieux mercier sanglotait, écrasé sous son immense douleur. Alors, le « petiot » comprit tout ; il comprit que le sacrifice avait été consommé jusqu'au bout, que les dépêches qu'on lui envoyait pendant la représentation étaient destinées à l'illusionner sur l'état de sa mère, et que la morte,

la sainte morte, avait désigné qu'il en fût ainsi, afin que le « petiot » pût être en scène en possession de tous ses moyens. Ah ! maman Nanteuil ! vous aviez pressenti le triomphe de votre enfant pour vous en aller ainsi dans l'autre monde avec ce doux sourire résigné flottant sur vos lèvres pâles... Elle s'était dévouée jus-

qu'au bout, la digne femme ! dévouée au point de renoncer au dernier baiser de son fils, que Paris acclamait, pendant qu'elle se débattait dans les affres de l'agonie.

Le père et le fils s'étaient embrassés dans une étreinte silencieuse, et Frédéric, ayant montré à son père son engagement signé de l'administrateur de la Comédie, plaça le précieux document entre les mains rigides de la morte. Alors, comme ils regardaient tous deux le cher visage blanc comme un cierge, il leur sembla que le sourire de maman Nanteuil grandissait, grandissait... et que, sur cette pauvre figure, amaigrie par la souffrance, éclatait maintenant un indicible contentement !

Auguste FAURE.



Le Musée Royal à Jeypore